

Et la troupe enfantine avec ardeur s'élança,
Par trois portes où j'ai négligé la défense,
Et franchit vaillamment mes superbes remparts !
Le succès l'encourage ! elle monte à son aise
Sur les bras, le dossier de mon antique chaise !...
Je suis cerné de toutes parts !

Pour se tenir sur moi l'une à l'autre s'appuie :
Leurs baisers sur mon front tombent comme une pluie ;
Elles m'ont fortement enchaîné dans leurs bras !
Je suis, comme autrefois, cet évêque célèbre
Captif aux bords du Rhin, ou peut-être de l'Ebre,
Dans la tour magique des Rats.

Mais croyez-vous vraiment, adorables canailles,
Parce que vous voilà dans mes vieilles murailles,
Que de vos grands yeux bleus, moi, je vais avoir peur ?
Je vous retiens ici, mes charmantes guerrières !
Vous ne sortirez plus ! Vous êtes prisonnières,
Et prisonnières dans mon cœur !

Inutile pour vous de faire les rêtives,
Vous êtes bien à moi, vous êtes mes captives !
Ma victoire m'inspire une juste fierté !
Jusqu'à ce que mon cœur que la tristesse mine
S'en retourne en poussière, et soit une ruine,
Vous n'aurez plus la liberté !

L. P. LEMAY.

L'estancia de Santa-Rosa.

SCÈNES ET SOUVENIRS DU DÉSERT ARGENTIN.

(Suite et fin.)

IV

Au moment où la charrette qui portait les trésors, entourée de don Estevan et de sa famille, s'arrêtait à la porte de l'estancia, d'autres personnes y arrivaient. C'étaient don Aniceto Cabral et ses fils. A leur vue, Mercedes devint très pâle, Dolores sourit et rougit, et un nuage sombre passa sur le front de José. Sir Henri perça d'un coup d'œil le mystère qui enveloppait toute cette scène. Les deux Cabral s'inclinèrent respectueusement devant les jeunes filles, tandis que don Aniceto leur baisait la main. Gonzalès, après les premiers compliments de bienvenue, raconta brièvement à son ami la découverte qu'il venait de faire des trésors déjà légendaires de Santa-Rosa, et comme il rendait témoignage au loyal dévouement de José, il se retourna pour le présenter à don Aniceto ; mais le jeune homme avait disparu.

Le soir de ce même jour, don Estevan l'appela dans sa chambre, et lui remettant un pli cacheté : — Grâce à toi, dit-il, je suis rentré en possession de la fortune de mes oncles, mais j'ai décidé que tu en aurais ta part. Ceci, dit-il en montrant le papier, est une donation en bonne forme que je te fais de mon estancia du Romero. Elle est parfaitement située, riche en bons pâturages, en eau, en ombrages, et possède déjà de cinq à six mille têtes de bétail. L'habitation est en bon état ; pendant cinq années encore, je me charge de payer *peóns* et *capataz* ; d'ici à dix ou quinze ans, tu seras un des plus riches *estancieros* du pays.

José, surpris, immobile, ne disait mot. Enfin il se jeta aux pieds de don Estevan, et prit sa main, qu'il baisa. *Senor !* mon père ! s'écria-t-il d'une voix étouffée, gardez vos richesses, et laissez-moi auprès de vous !

Don Estevan fut touché. — Mon enfant, répondit-il, en te donnant Romero, je ne prétends pas t'y exiler, d'autant moins, ajouta-t-il avec un sourire triste, que d'ici à peu de temps je serai probablement seul à Santa-Rosa.

Cette allusion, que José comprit, et qui lui traversa le cœur comme une lame aiguë, acheva de l'accabler. Il appuya son front couvert d'une sueur glacée sur la main de don Estevan.

— Merci, merci, *senor !* dit-il avec effort, que Dieu vous rende tous vos bienfaits ! Et il s'élança hors de la chambre.

Don Estevan le rappela. — José, dit-il, sans l'arrivée de don Aniceto, nous serions déjà partis pour Santa-Fé, où le gouver-

neur donne un bal. Nous pensons nous mettre en route demain de grand matin pour éviter la chaleur ; viendras-tu avec nous ?

— Non, *senor*, répondit José, qui se sentait un grand besoin de solitude. Demetrio a son frère malade à Coronda ; il veut aller le voir, et m'a parlé de le remplacer.

Gonzalès parut contrarié. — J'aurais voulu te présenter au gouverneur, dit-il. Enfin ce sera pour une autre occasion.

La soirée se passa tranquillement. Les *caballeros*, réunis dans le grand salon de l'estancia, parlaient chevaux et politique. Sur la table de marbre blanc qui occupait le milieu de la pièce Eusebia avait posé un *saumador*, une cassolette d'argent dans laquelle brillait un petit bâton de résine odorante du Pérou, appelée *pastilla*. Les portes donnant sur le *patio* étaient ouvertes. A travers le nuage parfumé qui remplissait la salle, sir Henri pouvait observer, sous la véranda opposée, les deux sœurs dans leur petit salon ou *aposeno*. L'*aposeno* était éclairée par une lampe de verre de couleur suspendue au plafond. Mercedes et Dolores, en vue de la fête du gouverneur, avaient essayé leurs robes de bal, qui étaient de satin blanc recouvert d'un nuage de crêpe de la même couleur. Mercedes avait arrangé la coiffure qu'elle pensait mettre le lendemain : c'était une magnifique torsade de perles fines qui, enroulée dans ses épaisses tresses noires et lustrées, formait comme un diadème au dessus de son front. Elle essayait de disposer de même la riche chevelure de Dolores, assise devant elle sur une chaise basse. Mercedes, penchée sur sa sœur, avait un air triste et accablé qui contrastait avec ces apprêts de fête. Dans l'ombre des piliers de la véranda, sir Henri crut apercevoir José debout, la tête inclinée, les yeux fixés sur Mercedes, dont il suivait tous les mouvements avec une sorte d'extase mélancolique, triste comme un adieu.

Dans le salon, don Estevan racontait à son ami comment son cheval Corazon lui avait sauvé la vie en temps de révolution, franchissant toujours au galop, en une seule nuit, les quarante-cinq lieues qui séparent le Rosario de Santa-Fé. — De tels chevaux sont rares, ajouta-t-il ; cependant j'en possède un aujourd'hui qui ne le céderait pas à Corazon.

Il parlait encore, lorsqu'un hennissement prolongé retentit près de l'estancia. Tout le monde prêta l'oreille ; un second hennissement se fit entendre ; José traversa rapidement la cour. — C'est Palomo, s'écria don Estevan : je reconnais sa voix.

Il courut vers la porte d'entrée, tous le suivirent. Palomo s'était abattu près du seuil. Il paraissait hors d'haleine et comme effrayé. Eusebia, un flambeau à la main, l'examinait en tous sens. Don Estevan, dont Palomo était le cheval favori, ne comprenait pas ce qui lui était arrivé : il lui parlait, le caressait ; l'animal ne se relevait pas. En lui passant la main autour du col, il sentit quelque chose de dur attaché à sa crinière. C'était un morceau d'écorce d'arbre sur lequel on avait écrit avec la pointe d'un couteau : *Guida, Santa-Rosa !* (prends garde, Santa-Rosa !) On se regarda. — C'est un avertissement donné par un ami inconnu, dit sir Henri ; je pense qu'il est prudent de veiller et de prendre quelques mesures de défense.

Les *capataz* et les *peóns*, réunis près de la porte, avaient un air effaré ; les servantes, accourues aussi, se mirent à pousser des cris de terreur. Don Estevan paraissait calme, mais indécis, José en proie à un désespoir sombre et contenu ; les Cabral faisaient bonne contenance. Tous s'adressèrent à sir Henri. — *Senor*, conseillez-nous, dites, qu'y a-t-il à faire ?

Sir Henri commença par reléguer sans façon les mulâtres et négresses au fond de la troisième cour, en leur ordonnant sévèrement de se taire ; puis, réunissant toutes les armes de la maison, il les chargea avec soin, et montra à deux petits *peóns* à faire des cartouches. Il était minuit à peu près ; il alla vers la porte, l'ouvrit et appuya simplement le loquet. L'antique et lourde voiture qui devait conduire don Estevan et sa famille au bal, et qu'on avait à cet effet tirée de la remise, fut traînée en travers de l'huis. Entre les roues, sir Henri fit placer de vieilles barriques que l'on remplit de terre, de débris de maçonnerie et autres déblais. Les préparatifs achevés, sir Henri disposa son monde derrière la barricade improvisée ; les fenêtres et les volets furent soigneusement fermés, les lumières éteintes, sauf celle de la